

M. HÉLIN

Chronique bibliographique

EXTRAIT de *l'Archivum Latinitatis Medii Aevi*
(Bulletin du Cange), Tome XVII 1942.

BRUXELLES
SECRETARIAT ADMINISTRATIF DE L'U. A. I.
PALAIS DES ACADÉMIES

1943

pour Etienne,
ces amers chartons arrachés
dans le bouys du latin
médicinal par son vieux papa
1^{er} juillet 1944.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

On sait la place qu'occupent les *Cyranides* parmi les Manuscrits alchimiques grecs. Et pourtant cet ouvrage « attend toujours d'être édité selon une méthode qui réponde aux exigences de la critique des textes ». On saura donc gré à M. Louis Delatte de nous avoir donné une édition critique « de la traduction latine du XII^e siècle, qui est le représentant le plus ancien de la tradition manuscrite ». Mais ses *Textes latins et vieux-français relatifs aux Cyranides* (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. XCIII) Liège-Paris, 1942, comprennent aussi, outre le *Livre des Secrez de Nature*, deux ouvrages que M. Louis Delatte présente en ces termes : « Le *Compendium aureum*, où sont révélées les vertus thérapeutiques de sept plantes consacrées aux planètes, se rattache aussi à la tradition des *Cyranides*, non seulement par les indications de la préface de son inventeur, mais aussi par la nature des recettes médicales et magiques qu'il contient. Enfin ... un traité hermétique, le *De quindecim stellis, quindecim lapidibus, quindecim herbis et quindecim imaginibus*... décrit la confection de talismans qui rappellent par leur composition ceux du premier livre des *Cyranides* ». Avec quel scrupule l'éditeur s'est acquitté de sa tâche, il suffit pour s'en faire une idée, de jeter un coup d'œil sur l'apparat critique, qui fréquemment occupe autant, et parfois plus de place que le texte lui-même. Or, en voulant frayer la voie aux éditeurs des *Cyranides* grecques, M. Louis Delatte vient de fournir aux lexicographes des matériaux d'un exceptionnel intérêt. Remarquons d'ailleurs, puisque nous venons de dire un mot de l'apparat critique, que, dans des ouvrages de cette espèce, les leçons rejetées en note ne sont pas seulement la justification de celle qui a été adoptée. Il y a là une vraie mine d'*orthographica*, et, à côté des fautes manifestes, provenant de mots mal lus et mal compris, on trouve aussi des variantes qui permettent de suivre les étapes qui ont conduit un terme savant à une appellation populaire. Il est peu de textes latins qu'on puisse, comme ceux-ci, comparer à la fois à leur original grec et à un ouvrage français, tel que ce *Livre des Secrez de Nature* où l'on retrouve aussi

des éléments des *Cyranides*. Leur intérêt littéraire n'est pas moindre, puisqu'ils sont apparentés aux Lapidaires et aux Bestiaires dont on connaît la large diffusion au Moyen Age.

Les travaux entrepris en vue de l'édition critique de la Légende mineure de sainte Catherine de Sienna (à paraître dans les *Fontes Vitae S. Catharinae Senensis historici*, publiées par l'Université de Sienna) ont mené M. Ezio Franceschini (*Leggenda Minore di Santa Caterina da Siena, Pubblicazioni dell'Università Cattolica del S. Cuore*, vol. 38, série IV, Milan, 1942) à réviser complètement les conclusions de Fawtier. Selon celui-ci, nous ne posséderions plus la rédaction primitive composée par frère Thomas de Sienna. Or, la confrontation du *Cod. Braidense AD. IX. 11* avec les autres manuscrits de la Légende mineure montre nettement qu'il représente une *redactio vetus*, dont les manuscrits utilisés par Mombritius et par Fawtier sont déjà une version abrégée. (Nous négligeons ici, bien entendu, le groupe des *Leggende minime*, plus abrégées encore). M. Ez. Franceschini décrit les manuscrits et en établit le *stemma*. Ce qu'il dit des versions italiennes, nous n'avons point à en parler ici ; mais, en appendice, il publie la rédaction primitive du Sermon composé par Thomas de Sienna qu'on trouve à la suite de la *Légende Mineure*, ainsi que la version qu'en donne le ms. 4765 de la *Casanetense* de Rome ; ensuite, les chap. I, 1-7 des *Leggende Minime*, de Maximien de Salerne ; enfin de nombreuses corrections aux textes de la *Legenda Maior* (AA. SS. April. III, 853-959, ed. de Venise, 1738) ; de la *Legenda Minor* (ed. Mombritius, *Sanctuarium seu Vitae Sanctorum* I, rééd. Paris, 1910) ; enfin des *Leggende Minime* d'Antonio della Rocca (dans *Aevum*, VIII, 1934 ; réimpr. dans *Fontes Vitae S. Catharinae Senensis historici*, fasc. XV).

Le titre de la dissertation de M. Kalkervo Huuri : *Zur Geschichte des Mittelalterlichen Geschützwesens aus Orientalische Quellen* (Helsinki, 1941) ne la recommande pas assez à l'attention des collaborateurs du nouveau Du Cange. Nous n'avons évidemment pas à parler ici de l'« artillerie » dont font mention les sources chinoises et hindoues. Mais le chapitre le plus important a trait aux engins employés par les musulmans, et l'on en trouve mention notamment chez les historiens latins des Croisades ; *a fortiori*, les chapitres relatifs aux artilleries byzantine et européenne offrent-ils un intérêt évident pour nos études. Il ne nous appartient pas de juger les conclusions de M. K. Huuri : lui-même, au terme de sa patiente étude, reconnaît qu'elles ne peuvent être tenues pour définitives ; l'évolution,

telle qu'il la reconstitue, est en partie hypothétique. Comment en serait-il autrement dans un domaine où les textes ne sont éclairés que par des représentations graphiques assez approximatives, et, dans les musées archéologiques, par de très pauvres vestiges ? Or, ici, ce sont les *realia* qui comptent ; en leur absence, on ne saurait utiliser les textes avec trop de prudence. Laissons de côté les erreurs d'information ; mais le témoin oculaire lui-même est, la plupart du temps, un profane qui n'emploiera pas toujours le terme propre ; peut-être, par souci de purisme, lui arrivera-t-il — c'est le cas d'un Abbon de Saint-Germain (cf. p. 48, note) — au lieu de latiniser le mot vulgaire, d'emprunter à la latinité classique un mot désignant un engin tout différent. Le terme propre, lui-même, enfin, manque parfois singulièrement de précision (cf. *machina*, *ingenium*, *tormentum*) : que l'on songe que notre mot canon désigne des armes aussi différentes que l'engin d'accompagnement d'infanterie (calibre 37 mm.) et la pièce de marine de 406 ! Outre les récits de siège et notamment ceux des historiens des Croisades, M. Huuri a surtout interrogé, comme ouvrages latins, le *de regimine principum* du romain Aegidius Colonna (vers 1275) et le *liber secretorum fidelium Crucis* (dans Bongars., *Gesta Dei per Francos...*, Hanoviae, 1611) de Torsellus (vers 1325). A l'aide de ces textes, et, naturellement, de la vaste littérature qui s'est constituée sur le sujet, M. H. arrive à reconstituer comme suit l'histoire de « l'artillerie », du moins en ce qui concerne l'Europe occidentale : le Moyen Age a utilisé des engins à tir tendu, dérivés de l'arc (*ballista*, *arcuballista*) ; mais les textes sont muets à leur sujet entre le VII^e et le XII^e siècle. Quant aux engins à tir courbe, dérivés de la fronde (*fundibulum*), on voit apparaître vers le VIII^e-IX^e s., les termes *manganum* et *petraria* (et apparentés) qui les désignent. Mais ici encore, ce n'est que chez les historiens des Croisades que la terminologie est bien établie : le *manganellus* est la machine légère destinée à lancer des pierres ; *petraria*, l'engin lourd utilisé dans les sièges. Un siècle plus tard (vers 1200 donc) un troisième terme (*trebuchium*) désigne un engin plus lourd encore. A la fin du Moyen Age, la terminologie s'enrichit, mais devient très incertaine. Les dépouillements exhaustifs du nouveau Du Cange permettront-ils d'y voir plus clair ? En attendant, c'est la thèse de M. Huuri qu'on consultera pour aborder ce sujet difficile. Nous avons cru utile de relever les termes latins qu'on y rencontre, d'autant plus que tous ne sont pas repris à la *Wörterverzeichnis* (les chiffres renvoient aux pages de l'ouvrage) :

- arbalista* (43, 44 n.)
arciballista (43 n.)
arcubalista, arcuballista (43, 44 n., 208, 228, etc.)
arcus balearis (43 n., 59).
 — *balistarius* (43 n.)
 — *manganellus* (130)
 — *turquesius* (115; cf. Godefroy, s. v. *turquois*)
argunellus archus (variante de *manghenellus arcus*)
babicta (var. de *biblicta*)
balea, balearis (43)
balia (43 n., cf. Du Cange)
balistaria (68 n.)
balistra (43 n.)
ballista (43, 47, 52, 208 sq., 227 sq., etc.)
 — *bipedalis* (46)
 — *fulminalis* (230)
 — *a garroto* (51; cf. Du Cange s. v. *garrotus*)
 — *grossa* (50)
 — *lontanaria* (68 n.)
 — *magnalis* (116)
 — *a pectore* (46)
 — *unius pedis* (46)
 — *duorum pedum* (46, 120)
 — *a pesarola, a prisarola* (cf. D. C., s. v. *prisarola*)
 — *quadrirotis* (230)
 — *silvestris* (51 n.) = *spingarda*, ap. Torsellus, 60, 4.
 — *a strepa* (46, 94, 120)
 — *a torno* (46, 49, 120, 125)
 — *vertiginalis* (46)
biblia (66)
biblicta (ou *biblieta* ?) (175)
biffa (67 n.)
blida (66)
bricola (66)
brida (66)
buffa (66)
cabrita (66, 172)
cabulus (66)
- calabra* (66, 175 n., cf. Du Cange)
carabaga (174)
carroballista (23, 75, 228) (a pu être transcrit en grec sous la forme *Χειροβολίστρα*)
catapulta (49, 227 etc.)
domina (66)
falarica (75 n.) (donné comme équivalent de *χειροβαλλίστρα* dans les *Glossae graecolatinae* du Pseudo-Cyrille, ap. Læwe-Goetz, *Corpus glossariorum latinorum*).
funda (52, 163 n., 227, etc.)
funda balearis (58, 59)
fundibalarium, fundibularium (52 n.)
fundibalarium (58)
fundibalum, fundibulum (52, 53 n., 58, 59 n., 212 sqq., etc.)
fundibula (53 n.)
furcata (66, 68 n.)
fustibalus (52 n.)
fustibalum, fustibulum (52, 58, etc.)
ingenium turquesium (168 n.) (cf. Godefroy, s. v. *turquois*)
librilla (66)
machina, machinella, machinellus (57 n.)
magnellus (172 n.)
mancola (54 n., 55 n.)
mancula tractarea (55; cf. Du Cange).
mangana (58 n.)
manganellus (54, 68 n. 164 n. 212)
manganellus turquesius (168)
mangano (54 n.)
manganum (54 n., 212; cf. Du Cange)
mangena (54 n., 57 n., 159 n.)
mangenella (57 n.)
mango (54 n.)
mangonabulum (54 n.)
mangonellus, mangunellus (163 n., 165 n., 175 n.)
manuballista (44, 223)

- matalunda* (52 n.)
muschetta (96)
onager (53, 58, 212 sqq., 227)
paderellus (55 n.)
pararium (55 n.)
perdiceta (66, 68 n., cf. Du Cange)
perdisseta (ibid. et 175 n.)
perraria (55 n.)
pertica (163 n., 165 n.)
perticheta (66)
petraria (55, 58, 212 sqq. etc)
 = gr. *τετραπέα*)
petraria turquesia (168).
phalarica (48, 49, 75) (1)
praecipitatoria (63 n.)
predaria (171 n.)
prederia (55 n.)
pretheria (58 n.)
prodiceta (var. de *perdisseta*)
ribaldus (51)
scorpio (21, 49, 227 sqq.)
springaldus (51, 211)
- spingarda* (ibid.)
springarda (ibid.)
tormentum baleare (59 n.), *balea-
ricum* (155 n.)
tortirella, tortorella (66)
turturela (66)
trabuchum ou *trabuchus* (171 n.)
trabuchium, trabuccium (67 n.,
171 n.)
trabucus (63 n.)
trabutium (63 n.)
trebuchettum (63 n.)
trebuchium, trebuchum (63)
tribuculum (63 n.)
tripantium (66, 67 n.),
 (et nous ne mentionnons pas les
 termes employés par les auteurs
 de langue vulgaire (esp. *algarrada*
 p. ex.), mais qui, plus ou moins
 latinisés, peuvent avoir aussi
 été employés par des écrivains
 latins).

Il nous faut également mentionner l'édition de la « Poésie dorée » (*Muḡhaba*) que vient de nous donner M. Peñuela (« *Die Goldene* » des *Ibn al-Munāṣif*, Ein Beitrag zur medizinisch-arabischen Lexikographie und zur Geschichte der spanisch-arabischen Literatur im Zeitalter der Almohaden, Diss. de Berlin, 1941) : on y trouve en effet un index des *Spälateinische Wörter* donnant quelque 90 mots employés par les traducteurs médiévaux (*latinobarbari*) pour rendre la terminologie anatomique des traités arabes. Le commentaire, d'ailleurs, ne présente pas un moindre intérêt pour la lexicographie latine : notons d'abord (pp. 79/80, note), un terme *scoroma* qu'il conviendra d'exclure du futur Du Cange : ce n'est qu'une transcription fautive de *ṣo'onia*, dans l'édition lyonnaise de 1515 du *Liber Pantegni Isaac Israelitae* de Constantinus Africanus (l'édition de Bâle de 1539 donne *sonia*).

Signalons encore (p. 63/66) d'importants développements sur l'étymologie de *cavilla* (= l'os cunéiforme) ; mot que d'aucuns ont voulu faire dériver de l'arabe : J. Hyrth (*Das Arabische und Hebraische in der Anatomie*, Vienne, 1879), de *qabilah* ; Conrad V.

1. Chez Abbon de Saint-Germain ; ailleurs, le mot signifie flèche incendiaire.

Schneider (*De catarrhis*, I, 158-159, Wittebergae, 1660-1662) avait proposé *kabala*, *kafala*, *cabala*, *cafala*... M. Peñuela, ayant examiné les anciennes traductions latines d'Haby-Abbas, a bien trouvé *cavilla* dans celle d'Étienne d'Antioche (*Ali ben Hel-Abbas Regalis dispositio*, Venise, 1492) < = STEPHANUS ANTIOCHENUS, Haby Abbas Liber Regius >, mais non dans celle, bien antérieure, de Constantinus Africanus, où le terme arabe est rendu par *palo similatam* (ed. de Lyon, 1515) (*paulo* [sic] *similatam* dans celle de Bâle, 1539) : M. Peñuela en conclut que *cavilla* est dérivé de *clavus* (cf. Du Cange, s. v. *cavile*, *cavilia*, *cavilla*).

Non moins curieuse est la longue discussion relative à l'étymologie de *nuca* (p. 71-76). Elle se résume ainsi : 1^{er} stade : il existe deux mots, chacun ayant sa signification propre. De l'arabe *nuj'd'a*, on a tiré *nucha*, *nuca* (= moelle épinière), tandis que *nugrah* a donné *nucrati*, *nucrat*, *alnocrati* (?), *nocra* (= creux de la nuque).

2^e stade. Par suite de la ressemblance des deux mots et de l'incertitude touchant leur transcription et leur prononciation, on a cru qu'il n'existait qu'un seul mot (*nucha*), comportant les deux significations.

3^e stade. Un seul mot subsiste : *nuca* (fr. *nuque*, prov. *nuco*) avec le seul sens que nous lui connaissons actuellement. La démonstration de M. Peñuela est appuyée sur des textes où l'on voit comment s'est opéré le passage d'un sens à un autre.

Le recueil de *Critica latina : Critische Aanteekeningen op latijnsche Teksten uit en na de middeleeuwen* publié par M. J. Fr. Gessler (Katholieke Universiteit te Leuven, *Philologische Studiën, teksten en verhandelingen*, n^{os} 25-27, Leuven 1941) sera consulté avec profit par les collaborateurs du nouveau Du Cange, par ceux en particulier qui s'intéressent aux textes belges : toute une section de l'ouvrage de l'érudit professeur de l'Université de Louvain est consacrée à l'examen et à la correction des *Gesta Abbatum Trudonensium*, du *Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Trond* (ed. Ch. Piot), du *Cartulaire de Saint-Lambert*, I (ed. St. Bormans et E. Schoolmeesters), des *Actes des Comtes de Flandre* (ed. F. Vercauteren). Mentionnons aussi, dans le chapitre ayant trait aux fautes d'impression (p. 76) les notes relatives à des mots qui se sont indûment introduits dans l'ancien Du Cange : *burma*, pour *burina* (cf. liégeois *bouriner* = faire du tapage) ; *bidarius*, à propos duquel Kurth (*Chronique de Jean de Hocsem*, p. 100, n. 6) notait : « *Bidardus* ou *bidaldus* se rencontre dans les auteurs du moyen âge ; *bidarius* n'y apparaît jamais et doit être rayé du dictionnaire de Du Cange ». Malheureusement, ces

utiles remarques sont noyées dans une foule d'autres qui le sont beaucoup moins. On comprend, certes, que M. Gessler ait voulu mettre ses étudiants en garde contre les fautes de ponctuation et contre les méfaits du « druckfoutenduiveltje ». Mais fallait-il imprimer pour cela — et parfois entourer d'un impressionnant appareil bibliographique et d'une érudition trop souvent étrangère à la critique des textes — de véritables listes d'errata où l'on relève des fautes de ce genre : *desponsada* pour *desponsanda* ; *quatuordecim* pour *quatuordecim* ; *facit que* pour *facitque* ; *Grandavensis* pour *Gandavensis* !!! N'est-ce pas faire trop d'honneur aussi à une coquille très banale — la confusion d'un *c* et d'un *e* : *Rursumque ad cum veniens eum multitudine daemonum* (p. 44) — que de faire appel, pour la corriger, au « taalkundige criterium » ?

Puisque M. Gessler est friand de fautes curieuses, signalons-lui en deux qui ont été relevées dans les dépouillements de textes belges. *epithalamum*, singulier lapsus pour *epitaphium*, ap. Joh. de Iride, *Vita Henrici Ade*, ed. U. Berlière (*Elegitque sepulture sue locum... cujus epithalamum super lapidem quem, ipso adhuc vivente, emit et preparari fecit*) ; et, dans les *Epistolarum Formulae* de Carolus Virulus (ed. de 1482, fol. 15), le pseudo-adjectif *adacticus* (*Ceciditque in me adacticum tullii verbum : meror me quotidianus lacerat et conficit*) dont l'origine ne fait aucun doute, dès que l'on recherche où Virulus a puisé sa citation : *Ad Atticum*, III, 8, 2...

Avec raison, M. Gessler nous met en garde contre les corrections, intempestives (I, 5 : *Emendationes emendandae ... of : tegen de Verbeteringsmanie*). Mais n'a-t-il pas lui-même trop cédé à la tendance qu'il incrimine en corrigeant (p. 147) un *eam nubeid*, en partie incompréhensible, en *ei nubat* ? *eam*, grammaticalement incorrect, ne serait-il pas un cas de plus à ajouter à ceux que Löfstedt (*Syntactica* I, 2^e ed., p. 238 sqq.) a rassemblés et où se manifeste la tendance de l'accusatif à se substituer aux autres cas du complément d'objet ? Ne rejette-t-il pas trop précipitamment une ingénieuse conjecture de Mgr Monchamps (*Le distique de l'église de Saint-Servais à Maestricht*, *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*, 1900, p. 771), sous prétexte que dans *aquis dicare ecclesiam*, le pluriel est insolite ? Or on le trouve dans la très ancienne Bénédiction des Fonts baptismaux du Samedi-saint.

Si étrange que soit la forme *Apriliarum* (p. 34), elle s'explique, sous la plume d'un scribe négligent, par le voisinage de *kalendarum*. Il y a plus grave. Les textes auxquels M. Gessler s'en prend ici sont extraits du *Catalogue des Manuscrits conservés à Namur* de P. Faider

(Gembloux, 1934) ; les « fautes » qu'il y relève sont-elles effectivement des fautes de transcription ? les manuscrits n'étant pas accessibles en raison des circonstances, il est pour l'instant impossible d'en décider. Avec une belle assurance, néanmoins, M. Gessler fait la preuve du délit en confrontant le passage incriminé avec celui de la Patrologie ! C'est oublier, d'abord, que les éditions reproduites par Migne sont loin d'être parfaites ; le fussent-elles, l'erreur de méthode n'en serait pas moins grave : car la tâche du catalogographe n'est point de publier un texte standard (1), mais bien de reproduire aussi fidèlement que possible, et avec leurs particularités — or, les fautes sont précisément les plus typiques — les *incipit* et les *explicit* des textes qu'il a sous les yeux, afin de permettre à ses lecteurs de les identifier sommairement.

La dissertation inaugurale de M. Otto Mauch (*Der lateinische Begriff DISCIPLINA, Eine Wortuntersuchung*, Diss. Bâle, 1941) intéresse surtout le latin classique. Son dernier chapitre, toutefois, a traité de l'emploi de *disciplina* dans la Bible et dans la littérature chrétienne (Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, Valérien de Cimélium, saint Grégoire le Grand, les Règles monastiques et la *Regula Benedicti* notamment) : il complète donc les pages de M. H.-J. Marrou : *DOCTRINA et DISCIPLINA dans la langue des Pères de l'Eglise* qu'on a lues ici-même (t. IX, 1934, p. 1-25). La conclusion de M. Marrou : « Tels sont les emplois de nos deux mots à la fin de l'ère patristique. « Je pense avoir montré comment ils préparent l'usage qu'en fera « le latin médiéval et comment ils se sont développés sous l'influence « des sens que l'usage classique leur avait donnés, » dit excellemment les raisons qui recommandent la thèse de M. Mauch à l'attention de nos lecteurs.

Voici encore une thèse suisse ; celle de M. Max Walther : *PONDUS, DISPENSATIO, DISPOSITIO, Werthistorische Untersuchungen zur Frömmigkeit Papst Gregors des Grossen* (Berne, 1941). L'auteur signifie expressément qu'il n'a point voulu entreprendre une recherche de sémantique. Son objet est de déterminer quelques-unes des « valeurs » instaurées par le christianisme, telles qu'elles apparaissent dans l'œuvre d'un des « fondateurs du Moyen Age ». La lexicologie et la sémantique, sans doute, ont ici leur rôle à jouer ; mais plutôt que

1. S'il le fait, ce sera en des appendices bien distincts de ses descriptions, comme c'est le cas, p. ex. dans les catalogues de mss. hagiographiques publiés par les Bollandistes.

d'éclairer un mot par le contexte strictement indispensable, il faut ici laisser parler les textes, leur laisser suggérer le climat éthique où ils ont pris naissance ; pour cela, il faut les aborder libre de toute prise de position philosophique préalable, et se garder aussi de l'anachronisme qui nous y ferait reconnaître des « valeurs » actuelles. Il y a là toute une méthode d'un maniement délicat, sur laquelle M. Walther, dans sa préface, s'étend longuement, mais peut-être pas toujours avec toute la clarté désirable : à la vérité, il s'agit d'une discipline toute neuve, et dont l'objet même risquerait d'échapper à des procédés d'investigation trop rigoureux. En somme, et pour reprendre la comparaison même de M. Walther (p. 9, note) le sentiment religieux qui a engendré un texte patristique est à l'interprétation scientifique des valeurs comme la création poétique est à l'interprétation esthétique d'une œuvre littéraire. Mais à la base de cette *Wertinterpretation*, on trouve, du moins lorsque la recherche porte sur des textes écrits en langue étrangère ou dans une langue morte, l'interprétation philologique. A ce titre déjà, l'ouvrage nous intéresserait ; il n'est pas douteux non plus que le contenu sémantique d'un mot (*Sinngehalt*) ne soit précisé, nuancé, à la suite d'une étude de son contenu de valeur (*Wertgehalt*).

Ajoutons que M. Walther n'aborde pas saint Grégoire le Grand sans avoir examiné l'apport de la tradition : littérature profane, Vulgate, écrivains chrétiens (Tertullien, la traduction latine de saint Irénée, saint Augustin, Jean Cassien, Ennodius). Outre les trois mots annoncés par le titre, il étudie également *dispono*, *dispositor* ; *dispenso*, *dispensator*, ainsi que *occultus* et *mysterium*.

M. HÉLIN.